

EXTRAIT de *Tous tes enfants dispersés* de Béata Umubyeyi Mairesse aux éditions Autrement

« C'est l'heure où la paix se risque dehors. Nos tueurs sont fatigués de leur longue journée de travail, ils rentrent laver leurs pieds et se reposer. Nous laissons nos cœurs s'endormir un instant et attendons la nuit noire pour aller gratter le sol à la recherche d'une racine d'igname ou de quelques patates douces à croquer, d'une flaque d'eau à laper.

Entre eux et nous, les chiens, qui ont couru toute la journée, commencent à s'assoupir, le ventre lourd d'une ripaille humaine que leur race n'est pas près d'oublier. Ils deviendront bientôt sauvages, se mettront même à croquer les chairs vivantes, mouvantes, ayant bien compris qu'il n'y a désormais plus de frontières entre les bêtes et leurs maîtres.

Mais pour l'heure, la paix, minuscule, clandestine, sait qu'il n'y a plus sur les sentiers aucune âme qui vive capable de la capturer. Alors, elle sort saluer les herbes hautes qui redressent l'échine sur les collines, saluer les oiseaux qui sont restés toute la journée la tête sous l'aile pour ne pas assister, pour ne pas se voir un jour sommés de venir témoigner à la barre d'un quelconque tribunal qui ne manquera pas d'arriver, saluer les fleurs gorgées d'eau de la saison des pluies qui peinent à exhaler encore et malgré tout un parfum de vie là où la puanteur a tout envahi. »

Tu disais cela quand tu parlais encore, Mama, à mots troués, en attendant que ton fils Bosco rentre du cabaret, cette soirée de 1997.

Tu utilisais le temps présent à cette heure exténuée du jour pour raconter tes souvenirs du mois d'avril 1994, comme si trois années ne nous avaient pas irrémédiablement séparées. Et les volutes blanches qui s'échappaient de ta main, celles qui sortaient de ma bouche entrouverte, toi Impala, moi Intore, les deux marques de cigarettes d'avant, les seules que nous voulions encore goûter comme pour conjurer le temps assassin, à moins que ça n'ait été une façon de s'étouffer à petit feu avec les effluves du passé, nos volutes se rejoignaient, nous entouraient d'un nuage rassurant.

Assises sur le même petit banc de bois brinquebalant qu'autrefois, sur la barza, la terrasse, de la grand-rue de Butare, nous étions cachées des passants par les larges troncs des jacarandas. Tu te laissais aller à parler du mois de lait qui était devenu celui du sang, ukwezi kwa mata kwahindutse ukw'amaraso, entre deux silences qui auraient tout aussi bien pu être des sanglots à couper au couteau et je t'écoutais sans savoir si ma main qui me demandait de te serrer le poignet n'allait pas te faire sursauter. Je restais donc immobile en soufflant fort ma fumée vers la tienne pour qu'elle t'atteigne et desserre ton chagrin figé. Bien que je n'y connaisse rien à la chimie, je me suis souvenue de ce joli mot de sublimation lorsque notre professeur nous avait raconté comment le solide devient gaz et je pensais qu'il devait y avoir un procédé qui de la même façon permettrait à des corps devenus rigides de s'envoler en fumée sans mourir pour autant, de se rejoindre harmonieusement dans les airs, invisibles aux passants. Je me suis imaginée en Intore, danseur guerrier coiffé de longs cheveux ivoire, d'une lance érodée et d'un minuscule bouclier en bois sculpté, voltigeant autour de toi l'Impala aux cornes torturées, antilope pourchassée, t'entourant d'une haie de mots sauvés, de mots ressuscités.

Moi l'Intore valeureux, les bras tendus, le dos cambré, je faisais trembler la terre de mes pieds ornés de grelots amayugi, je faisais reculer l'ennemi menaçant en vantant tes hauts faits, tes enfants, tes amants, ta liberté si cher payée. Et pendant que la nuit nous aidait à disparaître rapidement dans la pénombre de la barza, j'écoutais ta voix en hochant la tête, et si mes mouvements étaient imperceptibles, parce que j'avais oublié depuis longtemps comment te toucher, là-haut dans la fumée, je faisais voler les mèches de sisal blanc ornant mon front comme un Intore, poète danseur, combattant d'apparat capable de conjurer ta mort du mois d'avril.